

# SUR\_MESURE

REVUE



**Nous avons une certitude :**

**l'avenir qui nous était promis est désormais plus qu'incertain. Alors comment accompagner le**



**destin d'un territoire, penser aux parcours de vie de ses habitants, aiguiller l'action publique ? Par la prospective, encore ? En Seine-Saint-Denis, le pari est celui d'une vision incarnée qui**

**bouscule : quatre narrations cinématographiques pour renouveler le format et la grammaire éculés des méthodes d'experts. Le 9-3 est un théâtre de l'imprévisible, où le fait divers comme les grandes analyses trahissent souvent les réalités de cette passionnante machine à habiter et grandir.**

**Les quatre récits présentés ancrent des problématiques majeures au cœur d'une quotidienneté sensible.**

**Il n'est plus question de scénario : les auteurs nous projettent dans la toile de fond du lendemain qui arrive.**

# SEINE- SAINT- DENIS 2030

**HORS-SÉRIE**



Entretien croisé ↓

Auteure

Experte architecture et écriture

**Laëtitia Ramamonjisoa**

**Soline Nivet**

# ĪMANĪ

# 24

SUR-MESURE HORS SÉRIE



Sur-Mesure : L'immigration, l'eau, le trauma, la piscine... Pourquoi avoir choisi ces thèmes ? Comment votre vécu, votre perception de la Seine-Saint-Denis se transcrit-elle dans le film, par quels choix cinématographiques ?

**Laëtitia :** L'eau est une matière que j'aime filmer, très belle d'un point de vue esthétique, très contraignante aussi, mais très poétique. Dans la web-série, on s'est tous penché sur le thème de l'écologie, en inventant des « Lois Vertes ». Or on parle peu des réfugiés climatiques ou plus largement de l'immigration climatique. Pour Imani, cette jeune femme réfugiée, je trouvais que c'était un bon moyen de raconter son histoire. Étant moi-même issue de l'immigration, il y avait quelque chose d'identitaire dans le traitement de ces sujets, j'avais quelque chose à raconter de l'immigration en général. Et puis la Seine-Saint-Denis est le département de France qui compte le plus d'immigrés : j'ai voulu mettre à l'honneur cette diversité, la qualité d'accueil. Pour la langue, j'ai choisi le wolof car j'aime beaucoup la culture ouest-africaine et sa population est très représentée en France, particulièrement dans ce département. J'ai voulu laisser parler cette culture à l'écran.

Ton lieu de tournage peut sembler moins « emblématique » que les autres. Comment as-tu connu cet endroit ? Qu'est-ce qui a guidé ton choix ?

**Laëtitia :** L'ancrage dans un lieu emblématique était suggéré par le département, mais pas imposé. J'ai choisi la piscine des Murs à Pêches de Montreuil car je trouvais que c'était l'environnement plus approprié pour raconter l'histoire du personnage principal. C'est une piscine récente, très différente de ce que l'on a l'habitude de voir. Contrairement aux piscines des années soixante, avec leur beau plafond et leurs grandes baies vitrées, c'est un endroit beaucoup plus intimiste.

Comment avez-vous procédé pour réunir la matière qui a nourri le scénario ?

**Laëtitia :** Soline m'a suggéré plein de lieux différents, qu'on a ensuite visités avec l'équipe de tournage. Le choix s'est fait en fonction de l'histoire et de la commande. On a tourné dans une piscine, dans un appartement ou encore aux Docks de Saint-Ouen.

**Soline :** Le choix des lieux a largement été orienté par la volonté de Laëtitia de se placer à l'échelle du corps et de construire une histoire intimiste. Le biais de l'eau permettait de se projeter dans l'histoire de manière très proche, mais aussi de renvoyer à d'autres aspects plus tragiques. En l'occurrence l'eau qui peut aussi recouvrir une île, décimer et détruire des familles, comme c'est le cas pour le personnage d'Imani. Or, la Seine-Saint-Denis ne possède pas de longs linéaires de berges « naturelles » de fleuves ou de rivières : ici l'eau est un équipement, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle elle prend place dans des infrastructures et des équipements publics. C'est un territoire où l'histoire de l'éducation populaire, l'éducation par le sport est très ancrée.

## **Ces lieux ne sont pas « emblématiques », mais remarquables par leur côté ordinaire, leur quotidien.**

À la lecture du scénario j'ai senti que Laëtitia n'aurait pas besoin de faire des portraits de lieu, mais qu'elle travaillerait à l'épure, de manière suggérée. La piscine des Murs à Pêches correspondait visuellement et esthétiquement à l'idée que Laëtitia se faisait des plans qu'elle voulait tourner. L'intimité a aussi été un critère de choix pour les logements que l'on voit à l'image, pendant la scène de conversation nocturne entre ces deux femmes qui se parlent par balcons interposés.

Ce sont des conversations nocturnes, extérieures, il y a ce que j'appellerais ici une intimité territoriale, comme lorsque l'on est assis au bout d'une jetée en compagnie d'un ami et bien qu'il n'y ait personne autour on ne peut s'empêcher de chuchoter, l'immense se transforme en quelque chose d'intime. De la même manière, ces deux femmes déracinées construisent un dispositif pour se rapprocher de cette architecture immense et se l'approprier. On s'est rapidement rendu compte que ce n'était pas l'image extérieure du bâtiment qui allait compter. L'architecture était moins là pour fournir des images que pour suggérer ce rapport entre l'intime et le territoire. Le film est dans une grande économie, il y a peu de mots, peu de séquences, il est dénudé, un peu comme les personnages en maillots de bain. →

# 25

Finalement, on voulait éviter cette vision qu'on peut se faire de la prospective comme d'une grande promesse de la part d'architectes ou d'urbanistes où sont racontées de grandes choses avec de grandes images. On voulait raconter le futur à partir de l'individu et c'est un point commun qu'il y a dans tous les films.

**Laëtitia :** Au fond, même sans être immigré climatique, on éprouve tous ce sentiment de déracinement lorsqu'on quitte un endroit pour emménager ailleurs : on a besoin d'une période d'adaptation. Au début du film, Imani ne se sent bien nulle part et puis progressivement, elle parvient à s'adapter à son nouvel environnement. La Seine-Saint-Denis est un département d'accueil et le rapport intime au territoire y est fondamental. Comme le dit Soline, c'est ce rapport là que l'on a voulu étudier au cours du projet : on raconte des histoires personnelles, des morceaux de vie. Celle d'Imani peut être l'histoire de n'importe quelle personne qui apprend à nager et affronte ses démons.

En quoi cette vision fait-elle écho a vos projets et votre pratique professionnelle ?

**Soline :** Dès le départ, nous avons pensé que ce projet devait être porté par de la fiction et non par de grands schémas prospectifs. On devait se réapproprié la question du récit et ne pas la laisser aux fabricants de storytelling ou à ceux qui fabriquent le marketing de territoire, il fallait la confier à des gens plus jeunes que nous. Notre rôle a surtout été celui d'accompagner les auteurs de les aider à avancer. La fiction permet de faire passer des choses qui échappent à nos outils : comment représenter la question de l'intime et du territoire dans un dessin d'urbaniste ? Comment parler de ces idées sans grands discours globalisant ? Cela raisonne avant tout avec mon éthique et avec la façon dont je m'intéresse aux territoires et à leur devenir. Architecture et cinéma ont en commun un temps long dans la préparation des projets. De plus, la fabrication est confiée à d'autres : les ouvriers sur un chantier ou les techniciens sur un tournage. La vision personnelle se transforme toujours en projet collectif.

Comment cet épisode s'inscrit-il dans la série, la complète-t-il ?

**Laëtitia :** L'idée c'était de regarder des personnages passer sans savoir ce qu'ils deviendront. Un territoire est composé d'infrastructures, de bâtiments, mais aussi d'habitants :

## on voulait raconter leur façon d'habiter les lieux.

Des lieux qui hébergent des histoires différentes, qui en voient passer des centaines. Dans *Imani* on s'intéresse à une personne qui passe dans un décor familial, qu'on a l'habitude de voir et de fréquenter.

**Soline :** Que ce soit quelqu'un qui court avec une bonbonne d'eau dans son sac, qui roule dans un fauteuil pour aller prendre l'air en haut d'une tour, ou qui nage, il s'agit toujours de raconter des trajectoires. Les personnages ne font que passer dans le plan, ensuite ils iront ailleurs. On peut envisager la suite de leur histoire au-delà du film, voire même au-delà de 2030. Cette date choisie pour le projet n'est pas une fin en soi. Il y a aussi l'idée de se déplacer dans un cadre, cinématographique ou architectural : ils arrivent puis repartent, que ce soit par le haut de la tour dans *Pedro*, dans l'eau dans *Imani*. « Le climat », « la crise migratoire »... on ne peut rien faire avec ces mots, ils sont trop imposants et peuvent avoir un effet emprisonnant, ils empêchent de créer. Il faut parvenir à les mettre de côté pour repartir de l'expérience individuelle.

Dans ton travail, est-ce que tu dois mettre de côté ces mots, comment y parviens-tu ?

**Soline :** C'est très difficile car on y est toujours ramené surtout dans les cadres académiques. On me demande par exemple : est-ce que tu travailles sur la ville néolibérale ? Peut-être ! Mais ce qui m'intéresse surtout c'est de me demander si je peux travailler sans prendre ces grandes catégories comme point de départ de ma réflexion, si je peux travailler en observant et me documentant, sans interpréter trop vite ni me ranger sous de grandes bannières qui empêchent souvent des choses plus fines de se produire.

En quoi la commande et la posture prospective qui fut la vôtre ont changé votre regard sur la Seine-Saint-Denis ? Que vous a apporté le fait de travailler en binôme ?

**Soline :** La Seine-Saint-Denis c'est un grand mot. C'est mille endroits et plus d'un million d'habitants. Je pense que le regard sur un territoire change à mesure que l'on construit des expériences dedans. Ce projet nous a réunis dans des lieux particuliers à des moments particuliers.

**Laëtitia :** Le regard change avec la mémoire des projets, des rencontres. Quand j'irai à nouveau aux Docks de Saint-Ouen, je me souviendrai de la scène des balcons avec la lumière si particulière qu'il y avait ce soir-là.

Qu'est-ce que l'épisode donne à voir des enjeux que rencontre le territoire ? En quoi participe-t-il à la construction d'une vision prospective du territoire ?

**Soline :** Il y avait une idée de résilience, un territoire sur lequel on pourrait venir de très loin pour s'y réparer. Et on peut s'y réparer parce qu'il existe des infrastructures d'accueil. La Seine-Saint-Denis est un territoire de reconstruction et dans le film nous avons voulu aborder la reconstruction de soi et non pas directement celle du territoire. L'invention des Lois Vertes a permis de fictionner un certain nombre d'enjeux pour lesquels le groupement d'experts avait repéré des données intéressantes liées au sujet de la prospective. Elles ont permis d'inventer un cadre législatif fictif qui allait imprimer le territoire.

Chaque épisode est un récit de solidarité.

La web-série parle d'héroïsme, mais d'un micro-héroïsme. Les territoires ont besoin de héros et les héros arrivent par la fiction qui fait exister les territoires, comme Ulysse fait exister le bassin méditerranéen par son périple.

**Laëtitia :** L'enjeu était aussi de représenter le territoire dans sa diversité. C'était l'héroïsme du quotidien, de n'importe quel habitant et non de l'héroïsme tel qu'on peut l'envisager traditionnellement au cinéma : celui qui sauve le monde. Avec Imani qui parvient à vaincre son traumatisme de l'eau on a montré le potentiel héroïque de n'importe quel habitant du département.



Quels sont les parallèles que l'on peut établir entre scénario au cinéma et scénario en prospective ?

**Soline :** En matière de prospective, on parle souvent et parfois abusivement de scénario. L'idée pour moi était presque de déplacer cette demande prospective. Nous n'écrivons pas de scénario tout simplement parce que nous n'avons pas de personnages, en prospective on travaille avec des catégories d'usager, des types de population, voire même en inventant un habitant ou un usager type. Mais inventer des habitants ce n'est pas mon métier. La fiction permettait aux experts d'assumer d'emblée la subjectivité.

**Laëtitia :** Quand on dit « scénario », quel que soit le domaine d'expertise, on signifie « possibilité ». D'où les hypothèses, le tâtonnement et la création d'une histoire dont l'issue dépend de milliers de détails. Quand on parle de prospection il faut entendre le fait de proposer des choses.

**Soline :** Exactement, ce ne sont pas des promesses, mais des possibles ■